

Jean-Michel Lou

Un jour Tombouctou

Roman



L'Harmattan



collection
Amarante

Un jour Tombouctou

Amarante

*Cette collection est consacrée aux textes de
création littéraire contemporaine francophone.*

*Elle accueille les œuvres de fiction
(romans et recueils de nouvelles)
ainsi que des essais littéraires
et quelques récits intimistes.*

La liste des parutions, avec une courte présentation
du contenu des ouvrages, peut être consultée
sur le site www.harmattan.fr

Jean-Michel Lou

Un jour Tombouctou

Roman

L'Harmattan

Du même auteur

Corps d'enfance corps chinois. Sollers et la Chine, Gallimard, 2012.

Le Japon d'Amélie Nothomb, L'Harmattan, 2011.

Le Petit Côté. Un hommage à Franz Kafka, Gallimard, 2010.

© L'Harmattan, 2016

5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-09316-1

EAN : 9782343093161

Première partie : L'Askia

1

L'appel du muezzin retentit, invitant à la prière de l'aube. « Je dois prier » dit Ahmed Baba à voix haute, et il se met à genoux. Comme il a passé la nuit en brousse, et qu'il est encore en dehors de la ville, il fait ses ablutions avec le sable, à la manière des nomades et des voyageurs : comme s'il puisait à une source, il fait le geste de se laver le visage, les pieds, les mains, jusqu'au coude ; le sable lustral s'échappe lentement de ses paumes ouvertes ; puis il se mouche, se racle la gorge à plusieurs reprises, afin de se purifier complètement – et il entonne la Fatiha : *Bismillah Rahman Rahim...*

Sa frêle silhouette courbée fait dans le jour une petite tache végétale, immobile dans le soleil naissant, comme une étrange racine. *Louange à Dieu, Seigneur des mondes...*

Tourné vers la ville, à l'Est, c'est comme s'il saluait son existence à venir. Au même instant, auprès des huttes proches, dans les cours des maisons, une foule d'autres hommes s'agenouille pareillement et prononce les mêmes mots. *Montre-nous le chemin droit ; le chemin de ceux que tu as comblés de bienfaits ; non pas le chemin de ceux qui encourent ta colère, ni celui des égarés.*

Les gestes accomplis des milliers de fois, les paroles séculaires, l'emplissent à mesure comme une eau pure. À présent il entame la cent-treizième sourate, celle de la fente, c'est-à-dire celle de l'aube : *Je cherche la protection du Seigneur de l'aube contre le mal qu'il a créé ; contre le mal de l'obscurité lorsqu'elle*

gagne ; contre le mal de celles qui soufflent sur les nœuds ; contre le mal de l'envieux, lorsqu'il porte envie.

Il prie longtemps. Il ponctue sa méditation de *Bismillah* presque chuchotés, dans l'émission desquelles les voyelles disparaissent, et qui sont comme des crissements d'insectes intermittents ou des chuintements de sources. Ayant fait, posément, il se remet en marche. Dans quelques instants, il entrera dans Tombouctou.

2

Vu de la grève, le Grand Fleuve ressemble vraiment à une mer. On ne peut distinguer l'autre rive, et les confins de l'eau se confondent avec l'horizon ; des courants, par endroits, émeuvent la surface ; une brise fait naître des rides de lumière, sans qu'on puisse deviner dans quel sens le fleuve coule. Des barques silencieuses glissent dans le contre-jour comme des traits de plume. L'Askia Daoud cligne des yeux sous la lumière blanche ; il sait fort bien que le fleuve, Issa Beri, coule vers la gauche, et qu'en suivant son cours on atteindrait Gao, la capitale de l'empire, mais en cet instant la pensée n'affleure pas à la surface de sa conscience, sur laquelle il flotte comme une tache d'huile, ou ces légers fétus, là devant ses yeux, dérivant sur la surface étale de l'eau ; en cet instant seule évidente est cette immobilité apparente du fleuve, qui dégage une sérénité presque inquiétante et s'apparente – cette pensée le traverse confusément – au sommeil.

Daoud a sommeil, en effet. Il commence peu à peu à se dissoudre dans le miroitement des eaux, jusqu'à devenir une parcelle même de l'éclat – une paillette étincelante dans le jour.

– Ô roi, nous devons nous mettre en route.

La voix, irréaliste, résonne comme émergeant des profondeurs du fleuve même. Daoud secoue sa torpeur et répond indistinctement au Hi Koï son ministre. Oui, il faut se mettre en route, afin d'arriver à Tombouctou assez tôt pour avoir achevé la visite au cadî El Aqîb avant la prière de l'Asr.

3

Pendant qu'Ahmed Baba finit sa prière et que l'Askia Daoud rêve devant le fleuve, non loin, advient une scène plus prosaïque.

– Donne-moi encore un beignet, la vieille, tu ne sais pas comme j'ai faim.

– Plus de cauris, plus de beignets.

– Va, il faut aider la jeunesse !

Yero met affectueusement un bras autour des épaules de Dieynaba, la vieille marchande. Déjà, quand il était enfant, il savait bien qu'on ne résistait guère à son sourire et ses yeux brillants. D'une voix enjôleuse, il glisse quelques compliments lestes à l'oreille de la vieille. « Veux-tu cesser, vaurien, fait celle-ci, mi-fâchée, mi-flattée. C'est à la medersa qu'on t'a appris à parler ainsi ? »

Yero s'en va en riant. Le beignet craque sous la dent et le bon goût du karité emplît sa bouche. Il entend derrière lui la voix de Dieynaba continuant à priser sa marchandise : « Hé ! les bons beignets ! avec la paix ! achète-moi des beignets ! le bien-être vient avec ! » L'air est particulièrement pur ce matin et Yero se sent plein d'une vie aussi intense, aussi aiguë que les reliefs accusés du monde qui l'entoure. L'empereur, l'Askia Daoud, doit cet après-midi même fouler le même sable que lui, Yero, déshonore en ce moment de sa semelle commune ; cette pensée lui paraît comique. Il installera son camp ici-même, près du marché Badjindé,

verra peut-être Dieynaba... lui achètera-t-il des beignets ? À cette idée il se reprend à rire de bon cœur. Peut-être me verra-t-il moi, et moi en tous cas je le verrai.

4

Ce moment simultané a existé, peut-être, dans un lieu donné (disons Tombouctou) un jour donné (disons le mardi 29 du mois de dzoul'-qa'ada, onzième de l'année 986 de l'Hégire, calculez, cela nous emmène quelque part à la fin du seizième siècle de l'ère chrétienne). Ce jour-là l'empereur Daoud, l'Askia, se rend à Tombouctou afin de mettre de l'ordre dans son gouvernement ; il doit visiter différents dignitaires de la région, non sans appréhension, car les notables et les savants de Tombouctou ne le traitent pas, pense-t-il, avec suffisamment de respect. C'est peut-être pour cela qu'il s'est presque endormi en regardant les reflets de la lumière sur le Grand Fleuve ; il n'est pas tellement pressé d'arriver.

Tombouctou était beaucoup plus belle, beaucoup plus peuplée, beaucoup plus importante qu'aujourd'hui à tous égards. Le jour où commence mon récit, l'empire songhaï est à son apogée (on peut le dire sans se tromper, maintenant qu'on connaît les catastrophes qui lui adviendront bientôt et trouvent leur origine dans les événements constituant le décor de ce récit). Tombouctou est en principe sous sa protection, mais le traite du haut de son savoir islamique ; pour ses habitants hautement civilisés, les Songhaïs ne sont qu'un peuple de paysans transformés en guerriers, voués aux pratiques animistes ; et même si l'Askia s'efforce d'être un bon musulman et fournit régulièrement des preuves de sa foi, il ne sera jamais qu'un néophyte ignorant.

Le nom du premier personnage, Ahmed Baba, vous dit peut-être quelque chose ; oui, c'est bien lui, tout jeune encore quand commence le récit, qui deviendra le grand

érudit, le sage dont le Centre de recherche patronné par l'Unesco, ici même à Tombouctou, porte le nom. J'y travaille depuis peu. Le bâtiment est superbe, rien à voir avec l'ancien en pisé. Je ne sais pas si c'est bien d'avoir accepté tout cet argent de l'Afrique du Sud mais sans cela, on n'aurait pas pu sauver tous ces manuscrits, certains plus anciens qu'Ahmed Baba lui-même.

Si j'ai décidé de faire le récit qui va suivre, c'est pour la même raison que les chercheurs qui retrouvent, conservent, restaurent, numérisent les manuscrits : pour sauver une époque de l'oubli. Peut-on encore, à notre époque, raconter des histoires ? Y a-t-il encore quelqu'un pour les entendre ? Puis-je raconter l'histoire d'êtres humains qui ont vécu il y plus de quatre siècles, simplement en les faisant revivre par l'imagination et ce que je sais d'eux à travers les livres ? Montrer l'intérieur de leurs pensées comme si j'étais dedans ? Mes collègues du Centre diraient qu'il s'agit de jeux d'enfants. Mais dans ma famille, on a toujours raconté des histoires. C'est notre travail, à nous les griots. Oui, je me réclame de la caste des conteurs, même si c'est ridicule et anachronique ; même si la parole s'est enfouie dans les livres et les ordinateurs. Je suis un Songhaï, un paysan, mais à l'instar de l'Askia Daoud je m'abreuve aux sources de Tombouctou, ville du livre. J'ai étudié le Coran ici, à la mosquée de Sidi Yahia ; les sciences islamiques au Caire ; la littérature et l'histoire à Paris. Je suis devenu, moi aussi, un homme du texte. Au lieu de parler, j'écris ce livre.

Ils ont cassé la porte sacrée de Sidi Yahia. J'ai pleuré. Ils ont saccagé des tombes. Ils ont pénétré dans le Centre, détruit des manuscrits. Ils sont repartis, chassés par l'armée française. Ils reviendront, eux ou d'autres. Tombouctou n'a pas cessé d'être envahie, pillée, détruite, au cours de son histoire ; par les Malinkés, les Songhaïs, les Peulhs, les Touaregs, les Marocains, les Français, et hier par ces barbares se réclamant de l'Islam. Combien de temps

Tombouctou survivra-t-elle ? Elle est en train de mener son combat perdu d'avance contre le sable et l'oubli.

5

L'Askia Daoud, donc, sur le chemin de Tombouctou, chevauchant le long du fleuve, vers midi, offre aux passants un spectacle inaccoutumé : flanqué à sa gauche d'un écuyer tenant l'arçon de la main droite, et à sa droite d'un autre écuyer, quasiment identique à l'écuyer de gauche (c'est peut-être son frère) tenant l'arçon de la main gauche, il a les mains posées sur leurs têtes et ils avancent ainsi, lentement, comme une seule bête fantastique. Les principaux chefs de l'armée et les plus âgés des officiers font cortège à la bête et tout ce monde en grand appareil, armures et couleurs vives, fait fuir les bœufs qui s'abreuvaient tranquillement aux eaux du Grand Fleuve.

La troupe, après avoir emprunté un petit bras du fleuve jusqu'à l'avant-port de Korioumé, suit à présent le canal qui mène à Kabara, le port de Tombouctou. Il faut s'imaginer qu'il y a beaucoup plus d'eau qu'aujourd'hui, où tout est presque asséché. À perte de vue, le vert tendre des rizières.

Des hommes, à mi-corps ou en pirogue, font la cueillette du riz ; ils s'arrêtent, interdits, quand passe le cortège. Des arbres, des huttes. Comme c'est beau, pense Daoud. Il s'étonne d'avoir cette pensée, lui qui d'ordinaire n'est pas trop sensible aux attraits de la nature. Est-ce le vert particulier des rizières, est-ce le suave engourdissement de tout à l'heure qui ne l'a pas quitté tout à fait et l'emplit à nouveau, maintenant, unissant le martèlement des sabots au clapotement des eaux en une musique absorbant tous les autres sons, il se voit petit enfant, la nourrice penchée sur lui le berce en murmurant un vieil air et le voici, bras étendus, le corps offert au vent et à la lumière, les écuyers disparaissent, il est là comme étendu, flottant entre ciel et eau, et la douce

mélopée de sa nourrice l'enveloppe comme la brise bienfaisante.

Des convois le croisent, s'arrêtent, le saluent. Je règne sur tout cela, pense-t-il. Il regarde avec compassion, comme s'il n'en avait jamais vus, les paysans sorkhos et songhaïs qui pataugent à demi-nus dans la boue durant le jour, afin de procurer aux leurs de quoi vivre. Comme il leur est indifférent ! Cela ne changerait rien à leur vie si quelqu'un d'autre régnait à sa place, un de ses frères (en pensant à ses frères il fronce le sourcil), ou son fils aîné Mohammed Benkan, qu'il vient de quitter à Tendirma, ou le Hi Koï qui avance à ses côtés, ou l'un de ses écuyers, ou son griot. La natte de ces gens serait-elle plus dure ou moins dure pour autant ? Cesseraient-ils de récolter du riz et de se pourrir les os, de renverser leur femme sur la natte, de prier ou de maudire Dieu ? Peut-on régner sur des rizières, régner sur le Grand Fleuve – sur ce vert, sur la beauté particulière de ce jour ? Dieu seul est grand, dit l'Askia à voix haute.

Régné-je même sur Tombouctou ? se demande-t-il presque joyeusement, tant sa pensée qu'il n'est de grand et vrai que Dieu et que lui, Daoud, n'est rien, l'a rendu léger. Règne-t-il sur Tombouctou ? Insidieusement, après le moment d'exaltation, la question commence à le rendre soucieux à mesure qu'il avance et se rapproche de la ville... il vient de se rendre à Tendirma, où réside son fils Mohammed Benkan, le Kourmina Fari, pour investir celui-ci des pleins pouvoirs sur les provinces de l'Ouest ; ce faisant, il a confirmé la suprématie du Kourmina Fari sur les autres grands chefs militaires de l'Ouest, le Balama en particulier, qui entretient une puissante armée à Kabara, et que Daoud s'apprête à rencontrer. Tout cela est simple ; on reste entre soi, entre Songhaïs, presque en famille. Mais à présent, sur le chemin de retour vers Gao, il faut visiter les notables de Tombouctou : c'est une autre affaire !

Il a raison de se faire du souci. La ville sainte en effet, bien qu'elle fasse partie de l'empire songhaï, fait montre d'une

liberté telle qu'un autre que Daoud ne pourrait la tolérer. Les Songhaïs ne forment qu'une minorité parmi ces peuples mélangés, Berbères, Maures, Mandingues, Peulhs, Soninkés, Sorkhos, Bozos... cela n'a pas tellement changé jusqu'à aujourd'hui. Les fonctionnaires impériaux, Tombouctou Kōi en tête, sont censé l'administrer, mais ne disposent que d'un pouvoir nominal et s'effacent en réalité devant le vrai maître de la ville, le cadī. Ce dernier, choisi traditionnellement dans la prestigieuse famille berbère des Aqit, occupe en même temps les fonctions d'imam de Sankoré, la vénérable mosquée ; il rend la justice, répartit l'aumône institutionnelle, prend toutes les décisions importantes concernant la cité.

Daoud se souvient d'une scène mortifiante. Lors de son dernier passage à Tombouctou, il a voulu rendre visite au cadī El Aqib ; entretemps, des calomniateurs l'avaient brouillé avec le saint homme, à propos de la reconstruction de Djinguereber, la grande mosquée ; et quand, arrivé à la maison d'El Aqib, il a fait retentir le heurtoir en cuivre, le portier a refusé tout bonnement de le laisser entrer, tout empereur qu'il était. Il a fallu l'intervention des ulémas et des principaux notables pour que le cadī daigne le recevoir. Il l'accueille à la manière de quelqu'un se disposant à se lever pour partir, alors que Daoud, malgré lui (en y pensant il frémit de honte), adopte une attitude humble, insinuante, tel un subordonné ou un solliciteur ; il le supplie d'oublier leur différend, ce à quoi l'autre, après mainte résistance, condescend.

La honte fait place à la colère. Pour qui se prennent-ils, ces saints hommes, capables de recevoir l'empereur Songhaï comme un inférieur, de le rabrouer comme une troisième épouse ? Un cadī n'est qu'un sujet comme un autre, après tout ! Ces Tombouctiens à la peau blanche, ou blanchis à l'intérieur, comme ce Peulh, l'imam de Djinguereber, ou ce Bagayoko, ce Mandingue à la peau aussi noire que la sienne, qui a naguère osé refuser les fonctions de cadī de Djenné que lui, Daoud, lui avait proposées, oui pour qui se

prennent-ils, ces jurisconsultes, ces grammairiens, ces exégètes, avec leur savante ironie, et pour qui le prennent-ils ? L'empereur des âniers ? Est-ce que moi, Daoud, je ne sais pas tout le Coran par cœur ? Et puis il se calme, parce qu'il est pieux. Dieu seul est grand, redit-il, avec moins de conviction.

Bientôt apparaît Kabara. Le canal s'élargit en une petite baie, dans laquelle se croisent des pinasses de toutes dimensions, chargées jusqu'à ras-bord de marchandises, à tel point qu'elles semblent prêtes à sombrer à tout moment. Les cris des piroguiers, des marchands, des douaniers, témoignent de l'agitation fébrile qui caractérise les ports.

La troupe impériale est accueillie à Kabara par Alou, le Kabara Farma ou commissaire du port. À la vue de cet eunuque aux lèvres épaisses, qui ne parvient pas à dissimuler derrière son obséquiosité la violence foncière de son caractère, échappe à l'Askia un mouvement de dégoût. Il le connaît de réputation ; le récit des exactions d'Alou parvient jusqu'à la cour de Gao. Il pense au malheur de devoir être représenté par des êtres de cette espèce, mais en même temps un mauvais démon lui insinue qu'un peu de violence et d'arbitraire ne sont pas inutiles, et qu'ainsi on voit qui est le maître. Cet Alou est peut-être ignoble mais au fond il lui est dévoué, et si tous les fonctionnaires de l'empire percevaient les redevances aussi efficacement que lui, les coffres seraient pleins.

Le Kabara Farma est justement en train d'adresser au souverain des paroles empressées et mielleuses ; il est agenouillé, la tête recouverte de poussière comme l'exige l'étiquette, et son regard en dessous atteint celui de l'Askia ; la cupidité, la bassesse qui débordent de ses traits lui donnent un air presque lascif. Peut-être en effet le regard qui fait l'Askia détourner imperceptiblement le sien est-il le même qu'Alou dépose sur les jeunes enfants, objets de sa concupiscence ; peut-être pose-t-il sur toutes choses, quand il mange, quand il vaque à ses affaires, quand il commande à

ses esclaves, le même regard, miroir fidèle, monotone de son âme.

C'est à présent au tour du Balama, Sadeq, un autre de ses fils, de le saluer ; Daoud l'aime bien, mais il se demande aussitôt ce qui peut bien se cacher derrière son aspect trop lisse. Ces armées de l'Ouest, celle du Kourmina Fari, celle du Balama, sont trop puissantes, et trop éloignées de Gao pour que l'empereur puisse vraiment les contrôler ; il ne peut qu'espérer la loyauté de leur chef. Il a parfois le soupçon que ces hommes n'attendent qu'un signe de faiblesse de sa part pour précipiter sa chute. En outre une seule armée, celle du Kourmina Fari, suffirait pour assurer la paix dans cette partie de l'empire, et mater les Touaregs, les Mossis et les gens du Douana qui ne cessent de s'agiter ; cela éviterait bien des tensions, mais l'on ne peut tout de même pas supprimer le titre de Balama, qui remonte au temps de la dynastie des Chi, et qui est encore antérieur à celui d'Askia !

Tout en échangeant des propos de bienséance avec le Balama, l'Askia laisse revenir ses pensées à son fils aîné, le Kourmina Fari ; Mohammed Benkan mériterait qu'on lui confie la pleine responsabilité sur la province ; mais a-t-il l'étoffe d'un futur Askia ? Il a les qualités du guerrier, une vraie trempe de chef, mais aucun sens politique, hélas ! Il raserait Djenné, et même Tombouctou, si on le laissait faire... Daoud aime bien Mohammed Benkan, car celui-ci lui rappelle le Daoud de jadis, quand il était lui-même Kourmina Fari, puis un tout jeune Askia ; il avait les mêmes emportements, la même générosité. Oui, Benkan, une fois assagi, ferait un bon empereur... mais s'assagira-t-il jamais ? La veille à Tendirma, comme ils se promenaient ensemble le long du fleuve, Daoud a dit : « Les hommes qui vivent au bord d'un fleuve aussi tortueux ne peuvent avoir l'esprit droit. Nos Songhaïs, mon fils, sont trop instables, ils sont pleins de méandres et de sautes comme ce fleuve, et nul ne peut comprendre leur humeur. » Le fils s'est fâché, le père s'est tu.

Las, il balaie ces pensées. Quel embarras d'être empereur, et que n'est-il un de ces paysans sorkhos, là-bas, qui descendent le fleuve sur leur pirogue sombre, sans connaître le souci du lendemain... Il quitte bien vite Kabara. Et bientôt, ils sont sur le chemin de Tombouctou. Encore deux lieues. Sur la route poussiéreuse, les âniers qui font la navette entre Kabara et Tombouctou, leur charrette débordant de marchandises, les marchands ou leurs convoyeurs, accompagnant les biens, forment entre la ville et son port une file ininterrompue, qui semble une haie d'honneur mouvante composée tout exprès pour rendre hommage à l'empereur ; il pense qu'un tel flux ne s'est jamais vu à Gao.

6

Le soleil est au plus haut dans le ciel. Le messenger dit : « Mohammed Benkan te mande sur le champ. » Bokar dit : « Qu'y a-t-il ? » Le messenger dit : « Il a hâte de t'entretenir. » Bokar fait seller son cheval ; il est un peu inquiet : on ne visite pas à l'heure de la sieste, ou bien il faut qu'un événement grave se soit produit. Que désire le Kourmina Fari ? Veut-il lui annoncer sa disgrâce ? Non, se dit Bokar, nous sommes amis depuis l'enfance, et je n'ai rien à me reprocher. Mais les mauvaises langues ? Ah, je saurais bien m'expliquer.

Les pas du cheval résonnent dans les rues désertes de Tendirma comme le cœur d'un homme que l'angoisse étreint.

La servante se penche pour nettoyer les reliefs du repas que le maître vient d'interrompre.

Ahmed Baba sort de chez lui, après s'être reposé et restauré, et se rend à la mosquée de Sankoré, où son maître Bagayoko tient cours. Il n'a que quelques pas à faire, car les différentes demeures de la famille des Aqit, juristes éminents depuis des générations, dont il est le dernier fleuron, sont voisines de la mosquée. Mes recherches m'ont appris que les plus anciennes familles étaient toutes concentrées dans ce quartier septentrional de Tombouctou, qui porte bien son nom, « Sankoré », en songhaï « quartier des seigneurs ». La mosquée de Sankoré était une université, qui abritait les cours des ulémas les plus renommés ; Mohammed Bagayoko lui-même, quoiqu'imam de la mosquée de Sidi Yahia, vient y enseigner (vous vous rappelez ? C'est celui-là même qui a refusé d'assumer la charge de cadî de Djenné que l'Askia lui proposait). Ahmed Baba aime Sankoré ; sa carrure, son minaret massifs ont quelque chose de rassurant et lui paraissent figurer la solidité du savoir ; le cadî El Aqib, de retour d'un pèlerinage à La Mecque, où il a pris avec une corde les dimensions exactes de la Kaaba, vient de la faire reconstruire d'après celles-ci ; c'est peut-être pour cela, pense Ahmed, que la mosquée se dresse comme une évidence.

Quand il pénètre à l'intérieur, il ne distingue rien au premier abord, car la transition est trop brutale avec la lumière crue du dehors. Puis le noir complet se mue en pénombre, et il peut distinguer les rangées de larges piliers, qui surgissent du sable immaculé comme de grands arbres lisses, et distribuent harmonieusement l'éclairage parcimonieux. Ce lieu, pense-t-il (ces piliers qui étouffent la lumière, ce ventre silencieux et obscur où l'on ose à peine respirer, cette géométrie douce) est à l'image de sa foi : en même temps oppressant et léger, inquiet et serein ; ici le croyant est anéanti, et trouve la vérité dans le néant.

Dans la cour, les disciples sont déjà assis en cercle autour du maître. Ahmed Baba le salue du regard, et prend place. La

lumière du jour qui lui est rendue, tamisée par l'ombre de la galerie, dissipe l'inquiétude insidieuse qu'avait apportée le cœur de la mosquée.

8

Il a, sa vie durant, mené des campagnes exténuantes et interminables ; ce voyage-ci a lui-même duré plusieurs semaines. Et pourtant, le chemin qui lui reste à accomplir jusqu'à Tombouctou, depuis qu'il a quitté son campement après le repas de midi, semble à Daoud devoir durer éternellement, et le temps aussi étale que le fleuve qu'il a contemplé tout à l'heure, est-ce bien le jour-même qu'il a disparu dans la blancheur éclatante, ou bien il y a des années ? Il doit faire un effort sur lui-même, comme le dormeur qui étouffe sous la couverture, et doit chercher hors de la conscience la volonté de se réveiller et de sortir la tête pour respirer ; il se force à penser qu'il est bien l'Askia Daoud, maître de l'espace qu'il traverse, qu'il vient de quitter Kabara, et qu'il arrivera bientôt à Tombouctou. Les fonctionnaires, les notables et les ulémas l'attendent au marché Badjindé, où le Tombouctou Koï a fait préparer des cases pour lui et sa suite, après quoi il rendra visite au cadî El Aqib, celui-là même qui l'avait reçu si vertement la dernière fois. Puis il se rendra à la grande mosquée, où le recevront pour lui rendre hommage les imams et les vénérables ulémas de la ville ; ils prieront ensemble ; enfin il retournera au marché Badjindé, où les négociants et les notables lui offriront le repas d'hospitalité et des cadeaux. Il connaît le déroulement des festivités. À la pensée de toutes ces corvées qui l'attendent, il pousse un soupir.

A mesure qu'il s'approche de la ville croît son appréhension ; c'est à chaque fois une épreuve d'affronter les ulémas, qui ne sont pas comme les gens du Songhaï, son peuple, éblouis par les démonstrations de puissance et de

faste, intimidés par l'étiquette, muselés par les traditions séculaires ; ceux-là aiment et respectent l'Askia naïvement, unanimement. Les savants, eux, ne se laissent pas impressionner. Dès sa première visite, lors de son arrivée au pouvoir, Daoud avait adopté à leur égard une attitude dont il ne peut plus se départir à présent, et à laquelle ils se sont trop bien habitués : il fait montre en leur présence d'une modestie, d'une humilité confinant à la soumission ; à l'époque il était jeune, timide, et déjà sincèrement croyant, à l'instar de son père l'Askia Mohammed, fondateur de la dynastie. Daoud accepte cette situation. Après tout, il est dans l'ordre des choses qu'un souverain se montre humble auprès du suprême représentant de Dieu dans l'empire. Il parvient même à penser sans agacement à la désinvolture des ulémas à son endroit ; ce n'est pas sa propre personne qu'ils traitent avec légèreté, mais le pouvoir temporel qu'il incarne ; le pouvoir appartient à Dieu seul. S'ils sont intransigeants, c'est que la vérité divine est avec eux.

L'Islam ! Seule vérité. Les armées du prophète, mille ans avant lui, ont fait une grande marque sanglante sur la face du monde, cette marque est le sceau brûlant de Dieu, du seul Dieu. Depuis, les nations d'Islam n'ont cessé de poursuivre la tâche sacrée : la guerre sainte. Elles n'auront de cesse que la terre entière récite la Fatiha. Mais ce but est lointain ; l'étoile du Commandeur des croyants, le calife de Bagdad, a beaucoup décliné ; la flotte turque, sept ans auparavant, a été défaite par les chrétiens à Lépante ; depuis El Mansour, le sultan de Marrakech, a vengé le calife à Ksar el Kebir. Daoud rêve d'un empire songhaï qui serait l'étendard du monde musulman. Mais hélas ! Si éloigné des lieux saints, peuple d'hommes noirs dont la plupart continue à adorer les idoles, il existe à peine aux yeux de ses frères en religion ; c'est à peine si on le considère comme terre d'Islam, et les Tombouctiens eux-mêmes se sentent liés davantage à Marrakech ou au Caire qu'à Gao. La guerre sainte, pense Daoud, le Songhaï la mène contre lui-même. Quand les

hommes de guerre et les hommes de Dieu s'uniront au lieu de se haïr, alors le but pourra être atteint. Sans la foi, la force est aveugle et sans la force, la foi impuissante.

Mais Daoud se sent isolé. Ses deux mains, toujours posées sur le crâne des écuyers, commencent à transpirer sérieusement ; la posture dans laquelle il se trouve et qu'ont adoptée, quand ils vont à cheval et au pas, tous les empereurs du Songhaï depuis les Zia, lui apparaît dans son ridicule, et comme le symbole de sa propre impuissance. Il règne pourtant sur le royaume le plus vaste de la terre, plus vaste que celui de Kankan Moussa, plus vaste que le mythique Ghana, il a dépassé en puissance Soundjata, le septième conquérant, le nouvel Alexandre (il croit vraiment que le Songhaï est le plus grand pays du monde, il ne sait rien de la Chine)...

Avec l'anxiété d'un avare, il fait le compte de ses actes et de ses possessions. Il a encore agrandi l'empire songhaï qui, sous le règne de son père, et avant sous le grand Sonni Ali, avait déjà supplanté l'empire du Mali dans cette partie du monde ; à présent il règne sur un territoire comprenant des peuples aussi divers que les Mossi, les Bambaras et les Touaregs, et qui s'étend du Tekrou, à l'embouchure du fleuve Sénégal, jusqu'au Dendi, berceau du Songhaï, et du désert jusqu'au fond de la forêt dense ; il a organisé l'administration, les impôts, les redevances, mis de l'ordre dans l'armée, honoré les ulémas... Il possède de nombreuses femmes, légitimes ou concubines, qui lui ont donné au moins soixante enfants ; des richesses en quantité, dont il redistribue la plus grande partie afin de s'assurer une belle place au paradis, des chevaux de race, arabes ou songhaïs, des milliers d'esclaves et de tributaires, cent sacs de cuir bourrés d'habits somptueux... Plus le cercle de son inventaire se rétrécit, comme pour se refermer sur lui et l'étouffer, et plus Daoud s'obstine. Il énumère pour lui-même, encore et encore en se pénétrant de la vanité des choses jusqu'au dégoût... Dix mille greniers de mil par an,

presqu'autant de riz, un palais à Gao, une belle maison de campagne à Tondibi, des propriétés dans tout le royaume... Dieu, Dieu, s'écrie l'Askia, mais la sérénité dans laquelle il baignait auparavant a complètement disparu. Et le nom de Dieu ne lui sert plus qu'à exprimer son angoisse.

La foule des hommes se fait plus dense. Ils arrivent. Tombouctou, murmure Daoud, en contemplant la vaste enceinte hérissée de minarets. Des tentes, puis des huttes en paille, composent les faubourgs, qui viennent s'échouer jusqu'au seuil des bâtiments en dur, dont certains comportent des étages, ce qui ne se voit pas à Gao. C'est une lente gradation, comme si les habitations, à peine distinctes du sol même, s'exhaussaient progressivement à la dignité de maisons, comme si la ville, loin d'être posée comme un corps étranger sur le paysage, en était au contraire une expression singulière, un peu monstrueuse, mais guère plus que certains accidents naturels, certains arbres aux formes fantastiques.

La route rejoint le bras du Grand Fleuve qu'elle a quitté à Korioumé ; tous deux longent ensemble un moment les faubourgs, et aboutissent à l'Ouest de la ville, au port du petit marché, où la population se presse pour accueillir le souverain, qui sourit. Le petit peuple l'aime, lui, à la différence des ulémas. Le cortège impérial entre dans la ville, et bientôt il est arrivé au marché Badjindé ; c'est là qu'on passera la nuit. Daoud se réjouit de pouvoir descendre de cheval, mais au contact avec la terre ferme un vertige soudain le prend. Un serviteur l'empêche de chuter. Je me fais vieux, pense-t-il, il est temps que je passe le flambeau à Mohammed Benkan.

Déjà les fonctionnaires de la ville s'empressent autour de lui. Encore des révérences, pense-t-il, mais quoi, c'est la journée... Il est longuement salué par le chef du marché (quelle figure impossible, on dirait une fouine), par le Tombouctou Mondzo, chef de la police (comment dit-il qu'il s'appelle, Yahia ould Bordam, lui c'est un phacochère), le

commissaire de la banlieue (un chacal) ; le Berbouchi Mondzo à son tour s'avance, s'agenouille et se couvre la tête de poussière (il ne trouve pas l'animal auquel il pourrait ressembler). Il n'écoute pas les paroles onctueuses. Il fait chaud. Cela dure. Il commence à avoir faim. Il pense aux *tacoulas*, les petits pains ronds délicieux qui sortent des fours disposés à presque tous les coins de rue, et puis il pense au *tacoula mafé*, ainsi nommé parce qu'on trempe le *tacoula* dans le *mafé*, plat du lointain Tekrou, une friandise qu'il prise fort depuis l'enfance, des tomates, de l'anis, de la viande, la bonne sauce d'arachides... Peut-être y en aura-t-il au dîner.

9

La voix de Bagayoko semble posée sur le silence et la lumière, comme les premières lignes du poème sur la page blanche.

« Je me propose, dit le maître, de commenter aujourd'hui le hadith suivant : *l'intention du croyant vaut mieux que son œuvre* ». La voix coule comme une eau. Ahmed Baba ne manque pas un cours de Bagayoko ; ils sont souvent moins rigides que ceux des autres professeurs, et s'adressent à la sensibilité autant qu'à l'intelligence ; et même, pense Ahmed, l'intelligence et la sensibilité chez lui sont indissociables, jusqu'à se fondre parfois dans l'éblouissement fugace de la connaissance. Ahmed a étudié plusieurs fois les mêmes livres avec lui, car chaque explication est différente, suspendue à l'instant, comme chaque nouvelle improvisation du violon monocorde sur le même mode.

Le maître poursuit : « Vous vous demandez peut-être ce que signifie l'intention. L'intention a sa place dans le cœur, qui est l'organe central de l'intelligence et de l'attention. » Le maître fait une pose ; son regard se fait légèrement malicieux. « Mais je voudrais vous raconter une histoire. Vous savez que l'Askia Daoud honore aujourd'hui notre ville de sa

visite ; aussi vous conterai-je, car le moment s'y prête, l'histoire de l'Askia Daoud et de son esclave Missakoulallah.» L'assistance remue. Les étudiants ont souvent l'impression que le maître se moque d'eux ; sa manière d'enseigner ne flatte pas toujours le goût de l'érudition et des savantes controverses qui habite un jeune musulman épris de savoir.

« L'Askia possédait dans la province du Dendi une plantation qui était administrée par un dénommé Missakoulallah. Celui-ci devait chaque année fournir à l'Askia le produit de la plantation, à savoir mille greniers de riz, ni plus ni moins ; l'Askia expédiait en retour à son esclave mille noix de cola, une barre de sel entière, un boubou noir et un bonnet rouge, ainsi qu'un grand pagne noir pour sa femme ; telle était la coutume. Or, il arriva qu'une année Missakoulallah décida de faire don de toute la récolte à un village. La nouvelle parvint au palais, bien avant l'échéance. Une vive discussion s'engagea parmi les courtisans sur la conduite à tenir, tandis que l'Askia restait silencieux. On décida de faire arrêter l'esclave, car son action était intolérable : non seulement il faisait don d'une récolte appartenant à l'Askia, mais encore il prétendait surpasser en générosité l'Askia lui-même, qui n'avait jamais donné mille greniers à la fois. Cependant, Missakoulallah eut vent de la chose, et en deux jours il fut à Gao, où il avait une grande habitation et une femme, pour plaider sa cause. Dès l'aube, il se présenta au palais de l'Askia et celui-ci, curieux de connaître cet esclave singulier, le fit aussitôt introduire.

Quelques auditeurs ont des mouvements d'impatience. Où veut-il en venir, le vieux, avec son histoire puérile ? Ne sommes-nous pas là pour commenter le Coran ? Et voilà qu'il rapporte avec un plaisir manifeste le dialogue entre l'Askia et son esclave, avec quelle impertinence ce dernier promet de réunir jusqu'au lendemain le contenu de mille greniers de riz vieux d'un an qu'il prétend posséder, ce qui paraît impossible ; comment l'Askia, piqué, accepte. Le riz

est rassemblé, puis livré à l'Askia non sans quelques paroles irrévérencieuses. Que leur importent les démêlés de l'Askia avec son esclave ? Si la scène se passait de nos jours à l'université, certains se lèveraient pour partir ; mais ce jour-là tout le monde reste sagement assis autour du maître ; la plupart, ceux qui le connaissent mieux et apprécient sa manière, écoutent la suite attentivement.

Un courtisan apaise l'Askia en disant que la munificence dont fait preuve Missakoulallah ne fait que rehausser l'éclat impérial : tout ce qu'un esclave possède, tout ce qu'il donne, est possession de l'Askia, et par conséquent don de l'Askia en personne. Or, sur ces entrefaites, survient un messenger qui annonce la mort d'un tributaire de l'Askia ; les biens du défunt, que l'Askia hérite en vertu du droit de mainmorte, sont considérables. L'Askia, après mûre réflexion, déclare vouloir faire don de la totalité de l'héritage ; l'un de ses esclaves ayant acheté sa part de paradis mille greniers de riz, comment lui-même, son empereur, qui a commis de nombreux péchés, pourrait-il l'obtenir à moins ? Il répartit les cinq cent esclaves entre divers imams, chérifs et cheikhs, il fait l'aumône des troupeaux de bœufs et de moutons aux pauvres et aux veuves, confie les céréales au cadi afin qu'il les donne aux pauvres, offre à l'armée les chevaux de race. Quand la distribution est achevée, la leçon tire à sa fin. Bagayoko considère ses étudiants d'un air espiègle : « Alors, que pensez-vous de mon histoire ? »

10

Le Kourmina Fari, Mohammed Benkan, a gardé de la visite de son père une impression mitigée. Il se rappelle surtout les propos de l'Askia, alors qu'ils chevauchaient côte à côte, le long d'un bras du Grand Fleuve menant au lac Fati : « L'esprit des Songhaïs est tortueux comme le cours de ce fleuve » avait à peu près déclaré Daoud, renchérissant sur